

glanage d'aubes

naelle bassot

A l'aube, il n'y a pas de différenciation
entre imaginaire et réalité.

Pascal Quignard
Les Ombres errantes
Gallimard, folio, p.81



Je m'éveille. Je ne sais pourquoi je m'éveille encore la nuit.
Quatre heures du matin.

Ma fenêtre s'éclaire. J'ajoute ma lumière aux lumières qui travaillent dans la ville. J'ouvre ma fenêtre au vent. J'écoute les bourrasques irrégulières. La confusion dans laquelle j'avais vécu de nombreux mois s'est dissipée. Mes nuits sont arides.

Une aridité qui n'est pas dûe au vide, mais au manque d'espoirs.

Des désirs aux contours flous tournoient, ils m'affolent, ils sont incohérents, ils semblent juste parader, ils me narguent et s'enfuient. Ils sont hors de ma portée. Je ne peux choisir, je ne peux me fier à aucun d'entre eux. Je les connais, je ne peux pas même les frôler.

La nuit, parfois, ma vie se découd. Je cherche, j'effleure des mots, je tente des traces sur mes grandes feuilles palimpsestes où flottent des déchets de dessins ratés. Je ne peux pas dire qu'il n'y a rien. Rien ne me tourmenterait pas. Il y a des choses qui se ferment. Les coutures lâchent. Le tissu se retire, trop usé, transparent.

Pourquoi m'éveillée-je encore la nuit ?

Depuis quelques jours j'entends le chant des oiseaux tôt, dès les premières lueurs de l'aube.

Où sont les oiseaux l'hiver ? Ou pourquoi ne chantent-ils plus ?

Hier les pivoines roses sur le guéridon de Flore pointaient l'imperturbable retour du printemps, comme aussi l'annonce le vert tendre et cru des feuilles qui se déroulent et déjà enrobent les branches encore sèches et sombres. La lumière montante est au rendez-vous des premiers jours d'avril. C'est un printemps précoce, frais et léger où le soleil sur la peau se fait délicat. C'est bien pour moi. Et si le printemps me réveillait ?

Je n'y pensais plus au printemps, pourtant il insiste cette année. Il sort de la grisaille de sorte que je ne peux l'ignorer. Une douceur renaissante et l'éclat du soleil caressent Paris. Le printemps s'invite dans la nouvelle légèreté des femmes dévoilant leurs bras, et leur dos nus sous leur tee-shirt de danseuse. Les peaux blanches entament, aux terrasses de café, sur les bancs et les pelouses des jardins de la ville, leur tranquille mutation vers les ocres à venir, et s'offrent déjà aux regards d'été.

Des bulles de bonheurs, un signe de reconnaissance, des parfums...

M'attendent des flacons de poivres rares et j'ai senti l'odeur du vent chaud d'une fin de journée écrasée de soleil brassant les effluves du chèvrefeuille étoilé.